

Zeitschrift: Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare,
Schweizerische Vereinigung für Dokumentation = Nouvelles /
Association des Bibliothécaires Suisses, Association Suisse de
Documentation

Band: 48 (1972)

Heft: (1): Begegnung mit dem Buch : vierundfünfzig Anmerkungen und acht
Zeichnungen = Rencontre avec le livre : cinquante-quatre essais et huit
dessins

Artikel: Comment un auteur peut éditer ses œuvres

Autor: Berger, Ric

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-770998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comment un auteur peut éditer ses œuvres

On sait que la plaisanterie la plus courante entre artistes est celle-ci: «Peindre un tableau n'est rien. Le plus difficile est de le vendre!»

Depuis quelques décennies les auteurs se trouvent devant la même situation. La plupart d'entre eux ne trouvent pas d'éditeur, à moins de se faire imprimer à compte d'auteur, ou à avancer l'argent à l'éditeur qui, sans cela, ne «marcherait» pas. Découragé, se croyant incompris, l'auteur renonce alors à son désir bien légitime de faire publier son œuvre qu'il enfouit alors au fond d'un tiroir, après quoi il passera ses prochaines vacances au soleil. Cela vaudra mieux pour sa santé que de ruminer des projets de vengeance contre la Société humaine qui persiste à ignorer ses talents.

Personnellement, j'en étais réduit à cette solution désespérée quand je vis, au bas d'une page d'une revue française, l'annonce d'une maison de Paris offrant des machines «offset de bureau» pour moins de 10 000 frs. La maison américaine venait d'installer une succursale à Genève, où l'on me présenta une offset «si simple, me disait-on, qu'une femme de ménage la faisait marcher facilement»!

En réalité c'était loin d'être le cas! Toutefois, je me décidai aussitôt pour cette prétendue petite merveille, qui tenait sur une petite table, tout juste 50 cm dans les trois dimensions. Et pourtant plus chère qu'une voiture neuve!

Après avoir étudié avec soin les explications en anglais du prospectus et écouté les explications orales — en français — du représentant de la maison, je me mis au dur apprentissage (à 75 ans!) d'imprimeur en offset, me battis avec cette diabolique machine, la perfectionnai même dans quelques accessoires. Espoirs et désespoirs se succédèrent pendant plus d'une année, car à tout moment il y avait un «pépin» qui m'obligeait à recourir à l'intervention du vendeur. Je dois reconnaître, cependant, à ma grande honte, que toutes les fois que la machine marchait de travers en m'envoyant des feuilles ratées à la figure, c'était par ma faute et non par la sienne! Finalement elle réussit à me dresser tout à fait et le tas de maculature diminua de plus en plus.

Ceux qui voudront tenter la même expérience devront s'armer d'une patience à toute épreuve, et ne jamais se décourager, avec une attention et une minutie de chaque instant.

Mes premiers essais furent consacrés à l'édition d'une revue internationale, de format A 4 (297 mm sur 210 mm), avec brochage à deux agrafes, ainsi que les postes suisses l'exigent. Son nom? Revista de Interlingua. L'Interlingua est une langue internationale mise au point par des linguistes d'universités, et constituée par les mots les plus répandus dans le monde, et sous leur forme naturelle, sans aucune déformation. Compréhensible à toute personne cultivée elle peut être utilisée sans qu'il soit nécessaire de l'apprendre. Ce n'est donc pas sans raison que j'avais choisi cette langue qui m'apporta d'emblée

des abonnés dans le monde entier, et aussi de collaborateurs aussi enthousiasmés que moi.

L'offset, en l'occurrence, venait juste à point puisqu'elle me permettait d'*illustrer* mon journal sans recourir à un clichage toujours coûteux, et surtout je pouvais imprimer moi-même textes et gravures avec le minimum de frais, avec la possibilité de les réimprimer n'importe quand.

L'offset utilise, en effet, non des caractères d'imprimerie (composition), mais des plaques d'aluminium que l'on fixe sur un rouleau qu'un moteur électrique fait tourner jusqu'à imprimer 3000 feuilles à l'heure. L'avantage de ces plaques est qu'elles prennent peu de place (5 cm d'épaisseur pour 100 plaques tout au plus) tandis qu'une composition d'imprimerie, comme on le sait, occupe un volume dix fois plus grand ce qui oblige les imprimeurs à «distribuer» le plus possible leurs caractères.

Après avoir utilisé mes plaques pour la Revista j'ai pu ensuite les réunir par matière en dix ouvrages dont la couverture dut être imprimée dans une imprimerie à cause du format double de celui de l'A 4.

Le seul inconvénient était de réunir ces feuilles volantes, 10 par 10, sur une table, afin de constituer des volumes solidement brochés avec de la colle blanche de relieur.

Excepté la couverture et le brochage du livre, tout le reste peut être fait d'une manière artisanale, chez soi, à temps perdu, même par une femme.

Les revues qui ont signalé mes ouvrages sur l'architecture, l'histoire, et sur l'Interlingua, ont quelquefois regretté que l'impression «n'en soit pas soignée», car toutes ont cru tout d'abord que les livres étaient imprimés dans une imprimerie ordinaire. Pour un éditeur de profession, évidemment, les variations dans l'impression, dans la typographie et dans la couleur paraissent inadmissibles, de même que tout travail artisanal paraît insuffisant aux yeux d'un homme du métier.

Mais on ne peut tout exiger en même temps: la perfection du travail et un prix de revient réduit.

La petite offset permet à un auteur de se tirer d'affaire presque tout seul, s'il est un peu débrouillard et persévérant. Avec sa petite machine sur une petite table il ne peut concurrencer, bien entendu, la grande imprimerie, et même la moyenne. Mais telle quelle, elle peut rendre d'incomparables services à un auteur à la recherche d'éditeur, pour des ouvrages à tirage restreint, non supérieur à 1000 exemplaires.

Le procédé est surtout utile quand il s'agit d'ouvrages illustrés, à cause du coût élevé des clichés sur zinc, au trait ou en phototypie. En offset, en effet une gravure ne coûte rien de plus que le texte, à condition d'être au trait, les photos seules doivent être tirées à part en passant par le tramé.

Quant aux textes, on peut toujours les taper à la machine à écrire, ce qui, évidemment, donne des lignes de longueurs inégales. Il existe bien des

machines à écrire qui «justifient» chaque ligne, comme dans les linotypes, mais elles sont fort coûteuses.

Le plus simple est alors de publier sa prose dans un journal quelconque, après quoi on découpe l'article et on en fait un montage dans le format A 4, en y ajoutant une ornementation, paysages ou personnages, toujours dessinés au trait.

C'est ainsi que j'ai pu, en réunissant des articles publiés en trente ans dans divers journaux, sur l'archéologie ou l'histoire en français et, pour l'étranger, en Interlingua, sans l'aide d'aucun éditeur, et avec un minimum de frais, faire paraître une vingtaine de livres. Sans l'offset tous ces articles seraient aujourd'hui oubliés, tandis que, réunis en volumes ils sont utiles aujourd'hui à de nombreux lecteurs.

Ric Berger

L'édition menacée ?

*Les petites maisons d'édition ne
sont-elles pas condamnées? ...
Le livre lui-même ne va-t-il pas
être détrôné par les moyens
d'information audiovisuels? ...*

Des concentrations spectaculaires — fusions, absorptions des plus faibles par les plus forts — se font sous nos yeux dans le monde de l'édition comme dans tous les secteurs de l'économie. Tout se présente comme si les plus grands, encore trop peu puissants, se trouvaient obligés à collaborer sous peine de disparaître.

C'est bien entre les grands que la lutte est la plus âpre. Le gigantisme a une conséquence inéluctable: il oblige à une production de masse, aux énormes tirages de livres très demandés — et tous se précipitent sur les mêmes sujets — et destinés à être absorbés très vite par le marché.

Les petits éditeurs plus que les grands ont une vocation de pionniers. Ils peuvent se vouer aux tirages faibles ou moyens qui sont seuls possibles pour ce qui est neuf. Ils sont mieux organisés pour éditer les ouvrages très spécialisés. Ce sont eux aussi, très souvent, qui réalisent les livres les plus beaux, du point de vue des techniques d'imprimerie. Nous dirions même que le petit éditeur, davantage que le grand, est tenu à la qualité. Il peut encore s'y consacrer, tout en recourant aux services des imprimeries les mieux équipées.

Les éditeurs, en effet, n'ont pas le souci de perfectionner leur outillage ou de renouveler leur parc de machines, puisqu'ils s'en passent. Mais le plus petit d'entre eux a la possibilité d'éditer le livre d'art le plus compliqué en faisant